FEUILLETON.

PILE ET FACE,

PAR
LOUISE BIART.

PREMIERE PARTIE.

XI.

L. Mirandolle retourne à son idée.—(Suite.)

Le soleil commençait à décrire; le petit voyageur en reçoit un instant, le front appuyé sur ses mains. Il se relève avec peine, pénètre dans un bois, et se met en quête d'un abri. La nuit le ciel incliné s'était chargé de nuages, une pluie fine, glacée, persistante avait trempé les pauvres habits de l'enfant. Il se dirigea vers une clairière; déjà, dans un endroit pareil, il avait découvert une hutte de charbonnier. Il tombe à genoux : la bise, devant lui, en balance de la cime des arbres, sur le ciel rouge, se dessinait la vieille tour féodale où les hiboux lisses revoaient chaque printemps retrouver leurs nids.

Comme il battit, le cœur du pauvre Gaston, de quels yeux calmes s'étaient cette pauvre âme qui ne croyait plus au bonheur. Les bras levés vers les ruines de l'antique manoir, l'enfant riait et sanglotait tout à la fois. Longtemps son regard erra sur l'horizon, cherchant les lieux familiers à sa mémoire. Ah! désormais, il ne voulait plus sur la direction à suivre, il contournait les sentiers et les obstacles qu'il fallait éviter.

Houdan! murmurait-il d'une voix affaiblie.

Et jamais matelot, au retour d'un long voyage semé de luttes, d'aventures et d'orages, ne salua le port avec plus de ferveur.

Au bois, sur un chemin de traverse, un homme coiffé d'un chapeau à large bord trottait sur un vieux cheval jaune que Gaston crut reconnaître.

— Mon parrain! criait-il.

Oubliant sa fatigue, il se mit à courir, mais pour trébucher bientôt. Qu'importe! Dit-il en se relevant, rampe, il était certain d'arriver, et le cheval qui venait de disparaître se le trouvait plus sans aide, errant, abandonné.

Il eut un pouvait détacher son regard de la vieille tour, mais lorsque il abaissa les yeux il tressaillit. Il lui semblait qu'autour de lui la nature avait transformée. Des herbes, des mousses tardives qui l'entouraient, il savait bien, son parrain le lui avait appris autrefois, un rossolet traversa sa route, un grillon chanta. — Gaston avance le cœur joyeux. Sur les bords du chemin, les crapaudes rampaient, ou, se dressant sur leurs pattes, marchaient à la façon des quadrupèdes, avec des allures étrange. Les fouis prit d'une immense pitié pour tout ce qui respire, se condamnait, malgré sa fatigue, à dépasser une courbe pour ne pas effrayer les hideux reptiles! Des pieds attardées virent magiquement se poser à en droite, elles étaient quatre. — Bonne rencontre! murmurait dit Catherine... Catherine, Mademoiselle, le docteur, comme il allait les embrasser!

La nuit tombe, profonde d'abord, puis la lune se dégageant des nuages, éclaira la campagne de sa lumière blanche qui prêtait aux arbres, aux buissons, aux taillis, des formes fantastiques et menaçantes. Mais l'imagination de Gaston était familiarisée avec ce monde de gnomes, de nains aux longs bras, de fantômes sorcoupis ou dabout. Le premier jour, il avait un bien pour; à présent il sourirait. Ce qu'il eût voulu, c'eût été de pouvoir courir, s'élancer à travers ces obstacles imaginaires en empruntant des ailes à Roulaine.

Il dépassa Maulette, Maulette où demeurait Françoise, où Petit Pierre, à cette heure, devait être étendu dans l'étable, sur la paille qui lui servait de lit. Mais le hameau se trouvait sur la gauche, et Gaston ne voulait pas perdre une seconde. La route était déserte; il se traînait, il qu'il ne marchait; chaque pas en avait lui coûtait une souffrance. Il avait déchiré le bas de ses pieds pour en envelopper ses pieds, et les lui gênaient comme emblèmes de sang, puis désolation, il ne trouva à se chaser mise à nu. A chaque minute il s'arrêtait, prêt à défaillir. Il n'avait pas encore atteint la ville, lorsque la voiture grise du cocher sonna minuit.

L'enfant abandonna la route et s'engagea sur un sentier qui le conduisit au bord de la Vesle. La petite rivière, entaillée et bordée de saules, coulait bruyante sur un lit de cailloux. Ce fut avec délices que Gaston plongea ses pieds dans l'eau glacée. Il fit un enveloppe d'un nouveau pas de la blouse, gêne, soulage, il se remit en marche. Une demi-heure plus tard, il dépassait enfin la première maison de Houdan.

Gaston, qui s'imaginait arriver plus tôt, était à jeun, et la faim rendait son épuisement plus profond. Il dut s'arrêter encore et fut pris d'une certaine frayeur. Si on laissait mourir! si elle le reponsait! Ces deux pensées lui traversaient le cœur à mesure qu'il pénétrait dans la grande rue que le flux inondait de ses pas en fuyant.

L'enfant avançait pas à pas, comme s'il eût craint de troubler le silence de la ville endormie. Parfois un chien aboyait, un cheval hennissait, qui ne coq mal éveillé lançait un cri bien vif-mélodie. Est-ce un rêve que ces deux lumes éclairant? Non, il bat le carreau de la maison du percepteur, les chandelles de bois qui dorment la devanture de la maison du rival de Gaston, les mains qui ébranlent la porte du mesacer. Voilà le cabaret et sa belle enseigne, les ambassadeurs-majors qui boivent de la bière de mars, tandis qu'une bouteille au double jet emplit de verres la fois. Le bagage du Chevron, deux voitures et le cabriolet jaune du tormer de la Posse-Louvière. Encore quelques pas et les yeux de Gaston rencontrent des lumières cette maison qu'il a revue si souvent en rêve, elle est là devant lui. Les volets sont ouverts, un bruit, mille rumeur, le petit chanteur lui-même est immobile, il est tourné vers Gaston qui sourit à travers ses larmes en le regardant.

Quel calme, dans la ville! L'heure sonne..... une..... deux..... deux heures! Gaston a une peine à respirer, il s'efface de fraîche que ses pieds ne sembleraient produire en se posant sur le sol. Il s'approche du seuil, regarde le marteau frissonnant. Il touche à le toucher, ce marteau, il le retirait comme au tonnerre. Mademoiselle, Catherine, si elles savaient..... L'enfant s'assit sur le seuil, il attendra le jour. Tout à coup des pieds inondent de nouveau son visage, à travers la porte vient d'arriver jusqu'à son oreille le tic tac de la vieille horloge, ses rouages viennent de cracher comme autrefois et de frapper à son tour, cette année d'enfance de Gaston, les deux coups frappés tout à l'heure sur le bronze par le marteau du beffroi.

L'enfant s'étonne, s'engage dans une ruelle, tourne, semble revenir sur ses pas, puis tourne encore. Il longe une haie qui cherche à franchir. Il a réussi; il avance, traverse un petit bois de sycomores, le voilà dans un jardin. Gaston sait les nombreuses simplicités d'une île dont la sable crépite sous ses pas. Il arrive. Dans le fond, la petite chaumière avec son perron à escalier double. A gauche, la pompe au nouvelle cadenassée. A droite, la tonnelle où le chèvre-feuille et les roses marbrées leurs fleurs tendant les; plus là, au milieu de la grande cour, une bronzée chargée de pierres.

Le petit fugitif s'est couché sur un banc de pierre, et toute son heureuse enfance lui revient dans l'esprit. Ses paupières se ferment, sa tête lourde de lui fait mal, bien mal. Il s'endort et s'éveille en sursaut; le soleil est haut, le soleil rayonne, les oiseaux chantent: on est le printemps. Dans la grande allée du jardin, une petite fille aux yeux bleus, aux lèvres roses, aux cheveux d'or noirs, traîne la brouette chargée de pierres et tâche de faire couper un tilleul. Gaston se soulève à demi. Où, mademoiselle? Il ne sait lui fait qui fort à peine! Pourquoi ne pas se lever en apercevant ce petit ange qui, elle et pâtre? pourquoi ne lui pas se forcer de se lever en apercevant ce petit ange, la tête sur les genoux, aux cheveux d'or noirs, aux lèvres roses? Mademoiselle, Catherine, ne sont pas là, elles ne sont pas là, elles ne sont pas là, elles